

POLACO

« Polaco ! » qu'ils l'appelaient, les Colombiens.

Les Polonais l'appelaient pareil. Que des pseudos, jamais de nom, aucun prénom.

Chaque année, passé le Carême, le circuit démarrait dans cette Pologne provinciale. Un grand tour des discothèques vibrant au rythme des basses et scintillant sous des lumières de couleurs. Des guinches où filles archipomponnées et garçons gominés venaient se frotter en cadences monotones dans des fumées artificielles soufflées sur les parquets, avant d'aller faire plus ample connaissance dans les toilettes ou le petit bois d'à côté qui se remplissait chaque week-end de préservatifs usagés.

Le van rouge de Polaco, décoré de logos Coca-Cola, venait se garer sur le gravier du parking. Des curieux sortis en griller une s'approchaient. Certains, juste histoire de voir. Et là commençait la retape. Ouverture de l'abattant, étalage des bouteilles.

— Go, go, c'est par ici ! Ici ! Tout à gogo, Coca, gogo, Coca pour toutes les soifs !

L'info se répandait, et Polaco voyait affluer une foule avide qui se jetait sur les boissons comme si c'étaient les premières après quarante jours de sécheresse.

Une tâche précise attendait Polaco. Le casting. Piquer une bonne personne ou deux, voire trois. Pas plus, pas trop. Important qu'il n'y en ait pas trop d'un même lieu. Constituer un groupe de solitaires – l'idéal. Caractéristiques exigées : aplomb, juste assez pour accepter la

proposition. Écervelés, assez pour faire ce qu'on attendait d'eux. Faibles, assez pour être brisés. Bêtes, assez pour se laisser maîtriser.

« Casting » n'était pas le mot. « Traque » serait plus juste.

Traque aux garçons gominés, aux filles trop pomponnées. Solidement typés.

Conversation à l'écart. Au calme, au frais. Chaleur d'alcool jusque dans les oreilles, regard trouble, effet de narcotiques légers.

« Oyez, oyez, le grand truc qui se prépare ! Coca veut des jeunes. Pour une pub. On tourne aux Caraïbes. Super. Une grande fiesta, un boulot consistant à faire les marioles sous les palmiers, et à la fin on palpe. Ça vous dit ? Suffit d'être cool de chez cool ! »

Toujours, tous étaient partants.

Les formalités se réglèrent d'emblée. Données personnelles, adresses, numéros de téléphone. Sur quoi le van rouge partait pour ne jamais revenir au même endroit.

Après deux mois de ce genre de virées, l'appartement de Polaco croulait sous les papiers. Sa mémoire photographique l'aidait. Un coup d'œil, et un nom, un prénom, un nom de lieu, un visage concret lui revenaient en tête, une personne concrète.

Arrivait ensuite le temps de la décision.

Trois gorgées de café froid. Puis une cigarette à la fenêtre qui donnait sur les allées de l'Armée populaire. Des rubans de voitures se dévidaient en contrebas dans des odeurs d'essence, avec au loin les silhouettes des grandes tours de Varsovie.

Un téléphone. Un numéro à composer accompagné d'une mélodie en vogue.

— Salut ! Tu te rappelles de moi ? Polaco. Sûr que c'est un drôle de pseudo. De chez Coca... Justement... Je t'appelle pour te dire... Félicitations ! Bravo ! Tu as gagné ! Tu vas aux Caraïbes !

Piaulements de joie dans l'écouteur.

Étrange. Comme une perte de mémoire. Une première. D'où sortait cette fille ? De quelle discothèque ? Quelle ville ? Comment était sa voix ? Polaco lui avait pourtant parlé, quelques semaines avant le départ.

Mince et fine, un sourire timide. De longs cheveux noirs descendant aux épaules, des taches de rousseurs délicates sur le nez. Les lèvres soulignées d'un gloss rose. Jolie.

— Bien ! On écoute. On se met en cercle. Parfait. Super. Super que vous soyez là. Qu'il y ait tant de chouettes... Non... Tant d'enfoirés dans votre genre !

Discours étudié, gestes étudiés de Polaco. Qui se fige, bras vers le ciel. Toujours la même réponse, des applaudissements enthousiastes.

— On écoute, on écoute. C'est aux Caraïbes qu'on va pour se faire rôtir sur le sable blanc, et boire... du Coca. (Clin d'œil, éclat de rire.) Pas tout pur, le Coca, pas vrai ? Quelques gouttes dans le rhum, histoire de donner du goût. Baignade dans la grande bleue et, entre les séances, on se tourne des pubs du feu de dieu !

Pas de « Hourra ! », mais des piaillements de filles et des « Putain de sa mère ! » qui venaient des garçons.

— Vous m'entendez tous, vous m'entendez bien ? S'il y a une chose que je peux vous promettre, c'est que ça va vous faire des vacances-souvenirs pour la vie !

Enchaînements de bravos. Une fois tout terminé, petite pause travail. Vérification des passeports, comptage, et le troupeau à pousser vers l'avion.

La fille s'appelait Agnieszka.

Changement d'avion à Francfort. Nouvel appareil, onze heures de vol. Film ennuyeux sur trop petit écran, sièges étroits, espace trop court pour étirer les jambes.

Ils atterrirent à l'aéroport d'El Dorado à Bogotá. Foule sauvage, odeurs de transpiration, soleil aveuglant. Des Latinos gesticulants, bruyants.

— On m'écoute. Nous sommes en Colombie. On va sur la côte pour bronzer avant les prises de vue pour la pub. On veut quand même se faire une belle gueule, pas vrai ? Vous n'aurez qu'à rester sur la plage à siroter des drinks en vous tournant pile et face au soleil, et les messieurs feront de l'exercice. Compris ? L'hôtel nous attend, c'est *all inclusive*, alcool compris.

Grands sourires à l'annonce. Rien de surprenant, la moitié avait eu le temps de se saouler dans l'avion. Un des gars, celui que les autres appelaient l'Araignée parce qu'il s'était tatoué une toile dans le cou, avait déjà dû, après le décollage, se traîner aux toilettes pour y rester une heure.

— Je vous présente Carlos, un gars d'ici, il bosse aussi pour Coca. Il s'occupe de nous pour le producteur, il nous aide pour les contacts avec les Colombiens, et il fait attention qu'on ait toujours le verre plein.

Ils tendirent le cou pour bien voir le joli Colombien métrosexuel aux cheveux ondulés et au sourire innocent.

— *Come with me ! I will show you the way to our bus, OK ? Come on...* ¹

Un épuisant trajet de quatorze heures les attendait. Le bus arriva enfin à l'hôtel en bord de mer, près de Santa Marta. Un endroit propre, un complexe sans prétention dont le propriétaire se faisait discret. Plage de sable, jungle en hauteur alentour. Ils prirent possession de leurs chambres et s'endormirent.

Le lendemain débuta un festival de bronzage accompagné de beuveries et de fêtes en soirée qui se prolongèrent jusqu'au petit matin. Les Polonais avaient apporté leurs disques, et tout le centre vibrait maintenant au rythme du disco provincial de Radom.

— On se baque chez les Tsiganes, on se baque chez les Tsiganes ! braillait un des gars, bouteille de bière locale en main.

Personne ne savait pourquoi ni comment on s'était mis à dire Tsiganes pour parler des Colombiens, c'était venu comme ça.

C'est ce soir-là que ça a commencé. Carlos se perdait dans les bras de la blonde prénommée Dorota qui venait de gagner le concours exotique-aventure au milieu des cris montant des bords de la piscine. Alcool, cigarettes et musique tapageuse. En contrebas du complexe se trouvait la plage. Où régnait le calme, et où on pouvait reprendre son souffle avant de retourner au travail.

Agnieszka s'assit sur le sable doux et chaud et tendit une bouteille de vin à Polaco.

— Mon rêve, dit-elle après un temps de silence.

— Un rêve ?

— Voyager, voir tout ça. (Elle fit de la main un grand geste circulaire.) Je regrette seulement qu'on ne bouge pas d'ici, qu'on n'aille pas voir le pays.

— Par ici, ce serait dangereux. Les cartels, les FARC, les AUC...

Des sigles qui faisaient peur aux locaux, mais qui ne disaient rien à Agnieszka.

— Des terroristes.

— Mais alors, pourquoi on est là ?

— Pour bronzer. Coca-Cola. Je ne sais pas pourquoi ils ont choisi cet endroit.

— C'est comment ?

— Quoi ?

— De voyager comme ça. De faire le tour du monde.

— Bien. Un peu fatigant.

Agnieszka sourit et s'allongea. Gorgée de vin. Tête sur le sable. Des étoiles dans le ciel. Une quantité comme elle n'en avait jamais vue en Pologne.

— Je n'aurais jamais imaginé partir aussi loin.

— C'est la première fois que tu es à l'étranger ?

— Oui. C'est-à-dire, non. J'ai déjà été à Francfort. Je veux parler de Francfort sur l'Oder. Ça ne compte pas. (Petit sourire.) Merci.

— De quoi ?

— Que je suis ici.

Elle se redressa. Son visage. Son haleine qui sentait le vin et les fruits. Ses lèvres. Un baiser. Mouvement délicat de la langue.

— Excuse-moi, chuchota Agnieszka. C'est tellement beau ici qu'on a envie d'essayer des choses nouvelles.

— Je sais.

Instant magique où il devenait clair qu'elle voulait, et Polaco aussi.

— Attention ! s'écria Agnieszka.

Trois Polonais passèrent en courant près d'eux, faisant jaillir des fontaines de sable. Braillant des « Putain, c'est parti ! » avant de plonger dans les vagues de la mer des Caraïbes.

Polaco se prit à espérer que les trois débiles allaient se noyer, mais Agnieszka partit d'un grand rire, et Polaco ne put que l'imiter. Les gars s'aspergeaient mutuellement comme des gamins qui crient en se marrant.

Une semaine de Santa Marta, puis vint le temps d'attendrir la viande.

Polaco et Carlos convoquèrent le groupe dans la salle à manger de l'hôtel. Accompagnés cette fois d'Ilitch, un Créole musclé, baraqué, visage marqué de traces de petite vérole, et qui devait son nom à Vladimir Ilitch Lénine ou, plus vraisemblablement, à Ilitch Ramirez Sanchez, le célèbre « Chacal ». De la part de ce Colombien, c'était un signe de courage d'utiliser en public ce nom à lui seul suffisant pour se faire envoyer une balle dans la tête avant d'être jeté au fond d'un trou creusé dans la jungle. Ilitch se tenait à l'écart, sombre, silencieux, un regard de taureau. Il se remuait dans la bouche un cure-dents qu'il n'enlevait de temps à autre que pour cracher sur le plancher. Personne ne commentait sa présence à voix haute, et Polaco et Carlos se comportaient comme si le Créole n'avait pas été présent dans la salle à manger.

Vint le tour de Polaco.

— Écoutez-moi, écoutez bien ! On a un problème nouveau. Et un grand. Pour la pub, c'est fini, terminé. Les prises sont annulées. Un truc qui a foiré, les producteurs n'ont pas voulu suivre, et c'est râpé pour ce qui

est des Caraïbes. Mais pas de panique. Tout a été payé, les billets de retour sont là, tout est OK.

— OK ! s'écria Carlos en levant les pouces.

— Il nous reste encore cinq jours ici. L'hôtel est payé, les boissons payées, la bouffe payée. Donc ?

En apparence, rien de changé. Dans la journée : piscine, plage, bronzage et boissons à siroter avec des pailles. Le soir, musique, alcools et chants.

Ilitch ne s'éclipsa point pour autant. Il resta dans le complexe. Lui ne buvait pas. Il restait en retrait. Il observait les Polonais, jouait avec son cure-dents, s'allumait une fois par jour un gros cigare. Des copains à lui venaient de temps à autre le rejoindre. Toujours au moins par deux. Des têtes aussi patibulaires que la sienne. Ils chahutaient les filles ou provoquaient les garçons, comme cherchant la bagarre. Lorsque la tension montait, ou si les Polonaises filaient de l'autre côté de la piscine, Ilitch calmait ses copains de quelques mots en espagnol.

— C'est qui, ce Tsigane ? demanda Agnieszka à Polaco.

— Je ne sais pas vraiment. Il vient de la production. Et c'est un ami du propriétaire de l'hôtel.

— Il est bizarre.

— C'est une autre culture. Un macho, tu comprends toi-même.

Agnieszka hochait la tête, mais dans ses yeux on devinait une inquiétude.

— Tout est OK.

— Main de Polaco sur son avant-bras. Geste simple et apaisant.

— Tu le jures ?

— Juré.

Agnieszka sourit et posa un baiser sur la joue de Polaco. Avec toujours son regard franc et confiant.

Cinq jours plus tard, le troupeau fut de nouveau rassemblé dans la salle à manger. Polaco, Carlos et Ilitch étaient cette fois accompagnés des copains du Créole. Les Colombiens attendirent que tout le monde soit

réuni, puis ils fermèrent la porte de la salle, veillant à ce que personne ne puisse sortir. Polaco échangeait des regards nerveux avec Carlos. Ilitch restait dans son coin.

Il montrait les dents comme un chien qui s'apprête à mordre.

— Écoutez, voilà (la voix de Polaco se fit entendre, inquiète et fatiguée), nous avons un problème. Mais là, un truc qui a foiré pour de bon.

Quelques secondes de silence, que tout le monde saisisse bien les mots.

— Il n'y a pas de fric pour payer le séjour. Vous comprenez ? Et on doit ici un tas de pognon pour la bouffe et les alcools.

— Combien ? demanda quelqu'un.

Difficile de donner un chiffre précis. Trop faible, il ne produirait pas l'effet escompté. Trop élevé, il paraîtrait irréaliste.

— On l'a dans le cul, oui !

Ils se regardaient les uns les autres, ébahis. Une bande de morveux qui n'avaient pas encore compris dans quel merdier ils s'étaient fourrés, mais pressentaient qu'ils auraient du mal à s'en dépatouiller. Une des filles, une petite blonde à lunettes, se mit à sangloter doucement.

La porte de la salle s'ouvrit, et un des acolytes d'Ilitch entra, portant un sac en plastique. Il en répandit le contenu sur une des tables. Des passeports couleur bordeaux, ornés d'un aigle couronné, se vidèrent sur le meuble.

— Eh, c'est les nôtres ! Laisse ça, putain de Tsigane ! s'écria le garçon au tatouage d'araignée.

Il fonça vers le Colombien pour récupérer ce qu'il croyait lui appartenir, mais l'autre répondit d'un ample et grand mouvement qui lui fit partir la tête vers le haut avant de retomber sur le sol avec tout le corps. Un de ses copains s'avança pour aider l'Araignée, mais il n'eut pas le temps de faire deux pas : il vit, pointé devant lui, un canon de revolver. Le Colombien eut un sourire railleur quand le Polonais leva les bras en

remuant la tête de droite et de gauche. Le gamin, pâle comme le mur, avait des rigoles de sueur qui lui coulaient sur le visage.

— *Apuesto que se va a mear*² ! hurla le bandit.

Des grognements d'encouragement lui répondirent. Le Colombien qui semblait n'attendre que cela approcha le canon de revolver du visage de Polaco qui avala sa salive en regardant l'exécuteur dans les yeux. Carlos s'interposa.

— *Basta ya. Creo que habran entendido*, fit-il d'une voix assurée.

— *Es el momento cuando te grito ?* répartit le gangster furieux. *Eso tiene que bastar para que te confien ? Estas seguro de que non hablan castellano ?*

— *Si. Y aleja esta mierda de mi o te despenzurro*, répondit Carlos en baissant les yeux.

Le salopard hésita, remit finalement le revolver à sa ceinture. Il dépassa Carlos qui eut un soupir de soulagement, puis avança jusqu'à l'Araignée, toujours à terre, qui se tenait le nez. Il lui cracha dessus puis revint à la table, remit les passeports dans le sac qu'il agita devant les Polonais.

— *We will come back tomorrow. Nobody move or we will kill you. Understand ?* dit Ilitch.

— Nous ne pouvons pas quitter le complexe, sinon ils nous tuent.

Traduire de l'anglais faisait partie des fonctions de Polaco.

— *No police, no soldiers, or we will kill you. Understand ?*

— Si on essaye d'appeler la police, ils nous tuent.

— *Good.*

Ilitch fit signe à ses gens, et la bande quitta la salle. Ne restèrent que les Polonais et Carlos. Et là, c'est une litanie de plaintes, de pleurs et de propositions stupides qui s'éleva.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe ici ?

— Je n'en sais rien, je ne comprends pas. Ça ne devait pas être comme ça. Le producteur a merdé quelque chose. Je vais essayer de le contacter.

— Je te démolis une fois qu'on sera rentrés en Pologne.

— Quand on rentrera en Pologne, tu pourras me faire ce que tu veux.
Promis.

— On appelle la police. Ça ne peut pas se passer comme ça.

— Mais ici, c'est comme ça. Ils nous surveillent forcément et ils ne nous permettront pas d'informer qui que ce soit. Et même si c'était le cas, en Colombie, la police est dans la poche des types comme Ilitch.

— Alors, on se barre.

— Où ? On n'a pas de pognon, pas de passeports, et nous ne savons même pas où nous sommes. Ces types ne plaisaient pas. Ils sont armés. Tu as vu toi-même.

Désamorçage des bombes l'une après l'autre, lentement, calmement, systématiquement. Leur haine pour Polaco montait de minute en minute. Mais Polaco était la seule personne susceptible d'avoir une idée de ce qu'il se passait. Le seul lien avec ce monde étrange.

Carlos demeurait à l'écart, tête baissée. L'air gêné, comme s'il avait eu honte qu'une aventure aussi déplorable ait pu, dans son pays, frapper des étrangers aussi sympas. Mais grâce à son geste de courage, les Polonais l'avaient adopté dans leur groupe. Il avait risqué sa vie pour défendre un des leurs. Ça voulait quand même dire quelque chose, pas vrai ?

De retour dans leurs chambres, ils comprirent qu'on leur avait confisqué davantage que les passeports. Objets personnels, argent et leurs quelques portables avaient disparu. Les téléphones de l'hôtel étaient coupés, on n'entendait même pas de tonalité. Les copains d'Ilitch se montraient par moments à la lisière du complexe. Ils se traînaient d'un point à l'autre en observant le bâtiment. Chacun d'eux était armé, deux avaient même des Kalachs. Un des bandits visa un Polonais à son balcon, un blond mince de la région de Grudziądz, et il fit semblant de tirer.

— Tratata ! lança-t-il en riant d'une voix rauque.

Le blond se réfugia dans sa chambre.

L'alcool avait été supprimé. On leur servit pour dîner un pain de mie sans goût et du fromage. Pas de quoi apaiser leur faim.

Le lendemain, trois acolytes d'Ilitch firent irruption dans la salle à manger pendant le petit déjeuner. Ils s'emparèrent de Carlos pour l'emmener à l'extérieur malgré ses protestations. Puis ils revinrent chercher Polaco qui, en guise de salut, reçut un coup de poing à l'estomac. Ils reparurent une demi-heure plus tard. Suivis d'Ilitch et de deux autres types. Les Polonais avaient peur. Ils ne savaient quoi faire, comment réagir. Ils restaient immobiles, comme hypnotisés.

Nouveau discours de Polaco.

— Écoutez. Ils nous disent qu'on a une dette. Énorme. Mais qu'on pourrait la payer. On leur rendrait un service, et on serait quittes. Personne ne serait touché.

— Quel genre de service ? demanda Agnieszka.

— Justement, renchérit l'Araignée à côté d'elle.

Silence. Examen du troupeau. Pour le moment, tout se passait comme prévu. Ils étaient faits.

— Il faudrait transporter quelque chose pour eux en Pologne.

— Quoi donc ?

— De la coke.

Il y eut des murmures. Polaco saisissait des bribes de mots, de phrases, de conversations. C'était suffisant. Ils disaient tous la même chose que les groupes précédents, que c'était impossible, qu'on ne pouvait pas faire ça, que si on se faisait attraper par la police on se ferait massacrer, que c'était une situation de merde.

Ilitch avança de quelques pas et tapa dans ses mains.

— *Hey ! Hey ! Listen !* cria-t-il en montrant Polaco du doigt.

Tous se turent.

— Ils cacheront un paquet de coke dans chaque valise. Il y aura juste à la ramener. En Pologne, quelqu'un viendra chercher la came, point final. On n'en entendra plus jamais parler.

— Et qu'est-ce qui se passe si on n'est pas d'accord ?

Qui avait dit ça ?

Agnieszka.

Aïe, aïe.

— Ils ont dit qu'ils nous tueraient. Silence. Un lourd silence chargé de peur.

— *Tell them one thing*, reprit Ilitch. *There ain't no such thing as a free lunch.*

Savoir si le Colombien avait mis de l'ironie dans ses paroles...

Étape suivante : observation. Les partager en groupes. Les dociles : avec eux pas de problèmes à venir. Ensuite, les paumés, les quelques-uns qui pour une raison ou une autre n'avaient pas compris la situation. Faciles à manipuler. Puis les indécis, les plus nombreux. Qui ne savaient toujours pas quoi faire ni comment. La majorité alla rejoindre les dociles, mais des pensées stupides se firent jour dans la tête de certains. Enfin les derniers, les révoltés. Comme Agnieszka. Elle avait peur, bien sûr, mais ne le montrait pas. Elle feignait d'accepter le sort.

En réalité, elle combinait dans sa tête.

Carlos, effrayé, passait d'un groupe à l'autre, mais il se heurtait à la barrière de la langue. Peu de ces Polonais parlaient l'anglais. Et quand c'était le cas, c'était le minimum de base. Cela avait été un des critères de sélection avant le départ. Il s'agissait de s'assurer qu'en cas d'évasion personne ne pût demander de l'aide, ni expliquer de quoi il retournait.

Les Polonais avaient pitié de ce Carlos qui se retrouvait vraiment seul.

Pour Polaco, ce fut un moment de travail intense.

— Je vois que vous vous en tirez plutôt bien. Vous pourriez vous occuper d'Iza ?

Confier les paumés aux dociles. Individuellement ou par deux, que les dociles soient en mesure de leur transmettre leur conviction.

Maintenant, les indécis.

Il convenait de saluer leur calme. De les aider. De leur donner de menues récompenses. Favoriser la naissance d'un syndrome de Stockholm, qu'ils se persuadent eux-mêmes d'avoir quelque chose en

commun avec leurs ravisseurs. Construire une relation, un pas après l'autre, avec de petits gestes, quelques sourires.

Là où les récompenses n'agissaient pas, il fallait sévir. Deux bagarres avec les Colombiens furent donc autorisées. Étonnant, comment la vue de face d'un canon de revolver peut refroidir les têtes les plus chaudes. Quelques coups par là-dessus, avant qu'une main secourable ne se tende au bon moment.

Enfin, Agnieszka, potentiellement la plus dangereuse de tous. Il y en avait eu d'autres comme elle déjà. Des tranquilles, des rien du tout, mais rusés.

Agnieszka avait une nature de leader. Normalement, ça ne se remarquait pas, elle faisait l'effet d'une fille ordinaire, mais en cas de crise, elle devenait méconnaissable. Tous ceux qui étaient susceptibles de créer des ennuis tournaient autour d'elle. L'Araignée, par exemple. Ce qui n'étonnait pas particulièrement Polaco. Un type assez primaire et assez bête pour ne pas avoir su assimiler la leçon qu'on lui avait administrée. Ou ce Marcin, que les autres appelaient le Binoclard parce que ses lunettes ne quittaient jamais le bout de son nez piqueté de taches de rousseur et qu'il ramenait ses cheveux gras en arrière. Il continuait à se balader en jeans et chemise de flanelle, comme s'il ne sentait pas les températures tropicales.

Le soir suivant, le plus frais depuis le début du séjour, Agnieszka était allée s'installer seule avec Polaco sur une des chaises longues au bord de la piscine qui avait été vidée (une des petites chicaneries). Silence. Elle devait se demander s'il fallait compter Polaco au nombre des victimes ou des complices.

Nouveau bilan de Polaco.

— Ils sont six. Les voitures sont dans le garage. Les clefs accrochées à un tableau. On pourrait en subtiliser une. Ici, il n'y a rien à chercher, à Santa Marta tout le monde est sûrement dans la poche d'Ilich. Mais si on

arrivait à Baranquilla, on pourrait prévenir le consulat de Pologne. Ce n'est qu'à cent kilomètres, ça pourrait marcher.

Agnieszka se redressa.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Parce que je veux faire quelque chose. C'est la troisième fois que je viens, et c'est la première fois qu'il arrive un truc pareil. Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais ça ne sent pas bon. Tu comprends ?

— On va y réfléchir, répondit-elle.

Agnieszka se décida à suivre le plan de Polaco. Mais à sa manière.

Elle se rendit dans la pièce des Colombiens. Dans son mauvais anglais, avec les quelques mots qu'elle connaissait, avec des gestes et en polonais, elle fit comprendre qu'elle avait besoin de serviettes hygiéniques. Elle avait ses règles, elle avait mal au ventre. Les gars d'Ilitch finirent par comprendre de quoi il s'agissait et rigolèrent. Un instant lui suffit pour décrocher une clef de voiture.

Ils n'avaient pas beaucoup de temps. À trois, ils s'avancèrent vers le garage, l'Araignée, le Binoclard et elle. L'entrée était surveillée par un gardien. Le Binoclard simula une crise d'épilepsie et l'Araignée alla expliquer au Colombien qu'il fallait aider son copain. Ça fonctionna. Le gardien intrigué quitta son poste, et Agnieszka se glissa à l'intérieur du bâtiment.

Elle savait que la disparition de trois personnes en même temps attirerait l'attention. Mais qui remarquerait l'absence d'une faible fille passée se plaindre de règles douloureuses ? Les Colombiens pourraient au besoin penser qu'elle s'était enfermée dans sa chambre ou dans un coin à l'écart. Elle avait quelques heures devant elle. Elle n'avait toutefois pas prévu une chose : dans le garage aussi, il y avait quelqu'un.

Ils savaient qu'il pouvait toujours se trouver une personne comme Agnieszka, à identifier et neutraliser avant de la punir de manière exemplaire.

Les Colombiens firent irruption dans le complexe avec leurs armes. Ni une ni deux, le premier Polonais derrière la porte prit sur la tête un coup de crosse si violent qu'il perdit conscience. Tout le monde fut rassemblé dans la salle à manger. Une fois les Polonais réunis, tremblants de peur devant les Kalach, Ilitch fit entrer Agnieszka en la tirant par les cheveux. Il se plaça au centre et jeta la fille au sol. Il lui envoya des coups de pied à faire entendre le bruit des côtes cassées.

— *You are fucking thinking this is a game ? Que ? This is not a fucking game, no !* dit-il, trop vite, trop fort.

Il était sous l'effet de la cocaïne.

Il se pencha sur Agnieszka pour l'écraser de son genou. Il la saisit par les cheveux, lui tourna la tête et lui appliqua le tranchant d'un poignard sur la gorge. Elle entendit les Colombiens armer leurs revolvers.

— *No fucking games !* répéta Ilitch.

C'était un test. Le Colombien voulait analyser leurs réactions. Ce que ferait l'Araignée, ce que ferait le Binoclard. Allaient-ils se battre ou se soumettre ? Dans le premier cas, ils mourraient ; dans le second, leurs chances de retour s'accroîtraient.

Ilitch gardait le tranchant du poignard sur le cou de la fille tandis qu'il passait un regard injecté sur les autres visages. Personne ne réagissait. Ilitch relâcha Agnieszka et lança un crachat. Il se redressa, empoigna la fille par la taille et la porta à l'extérieur. On entendit peu après crisser les pneus d'une voiture qui démarrait.

Le lendemain, tous furent très tôt tirés de leurs chambres. Puis entassés dans des fourgonnettes et emmenés. Les véhicules n'avaient pas de fenêtres, ils ne voyaient donc pas où ils allaient. Ils étaient accroupis, serrés dans la chaleur et transpirant cruellement. Les fondrières les faisaient tressauter et régulièrement cogner de la tête contre les parois.

Les véhicules s'immobilisèrent après une heure de route. On ouvrit les portières, et ils furent frappés par une fraîche brise de mer. On leur ordonna de descendre. Ils se retrouvaient sur une plage de sable près d'un

petit port de pêche. Ils virent des enfants jouer, des familles installées sur des couvertures. De piteuses barques de pêche amarrées à terre.

— *Hey ! You see ?* cria Ilitch en montrant une des barques.

Des hommes aux visages brûlés par le soleil y chargeaient des caisses en bois.

— *Stop !* cria le bandit à l'un des porteurs.

Le pêcheur s'arrêta, cligna des yeux et laissa tomber la caisse.

Des Colombiens en armes firent signe aux Polonais de s'approcher. Ilitch souleva à l'aide de son poignard le dessus de la caisse qui sauta avec un craquement sourd. Il mit la main à l'intérieur d'où il tira un paquet carré rempli d'une poudre blanche.

— *You see ? It is cocaïne,* dit-il en agitant le paquet sous les yeux des Polonais. *You see ?* répéta Ilitch en faisant un grand geste en direction des barques, du village et des enfants qui jouaient sur la plage avec leurs parents. *And nobody gives a fuck.*

Ils trouvèrent au retour la piscine qui les attendait, pleine. On leur promit une journée de repos. Des Colombiens en armes continuaient à leur tourner autour, mais les Polonais furent copieusement nourris et servis en boissons et en alcools.

Polaco continuait son travail. Passer de groupe en groupe, discuter, verser à boire, offrir des cigarettes, faire d'Ilitch un épouvantail. Attendre que tombe la réponse préparée depuis le début : « Oui, on va le faire. » Carlos, toujours effrayé, suivait Polaco comme son ombre.

Le lendemain matin, réunion. Pénible. D'un côté, des Polonais abattus, avec la gueule de bois ; de l'autre, des Colombiens armés.

Moment de confirmer la décision.

— *We will do it. But we want Agnieszka back.*

Des gémissements étonnés s'élevèrent. Ils avaient passé Agnieszka par profits et pertes. Bah ! Certains prétendaient même que la fille, quel que soit son sort, l'avait bien cherché. Quelle idée elle avait eu de se mettre en avant ! Elle aurait dû patienter gentiment comme tout le monde. Mais on

en était déjà à l'acte suivant de la pièce. Polaco, sauvant Agnieszka, bénéficie à nouveau de leur confiance. Battue, couverte de bleus, la dégainée de la fille rappellera ce qui attend les insoumis : elle est encore nécessaire.

Ilitch se tenait tout près de Polaco. Il puait de la gueule.

— *Oh, really ?*

— *We want Agnieszka back.*

Un coup de poing dans l'estomac. Qui n'était pas prévu. Il devait être shooté.

— *We want Agnieszka back.*

Ilitch leva de nouveau le poing, mais cette fois sans frapper. Il se retint au dernier moment, comme pris d'une idée. Il aboya quelque chose à ses sbires, et deux des bandits s'emparèrent de Polaco qu'ils portèrent à l'extérieur de la salle.

Sac en toile sur la tête. Trajet en voiture. Conduite rapide et dangereuse, conduite de Latinos. Nausées. Vomissements dans la cagoule.

Puis arrêt. Ilitch fit descendre Polaco de la voiture. Il lui retira le sac de la tête et fit la grimace en voyant le dégueulis. Il hocha la tête et bredouilla quelques insultes. Il lança sur le sol un mouchoir, histoire que Polaco s'essuie le visage.

— *Come.*

Ils étaient sur une propriété déserte et à l'écart de tout. La jungle commençait au-delà de champs tout proches. Les bâtiments sur le point de tomber en ruine semblaient devoir s'effondrer au premier coup de vent un peu fort.

Ilitch conduisit Polaco vers quelque chose qui faisait penser à une écurie et lui indiqua une cellule. Agnieszka était couchée sur un sol en béton sale. Elle ne portait qu'une chemise déchirée. On voyait des écorchures et des bleus sur ses jambes, ses fesses et ses bras. Elle portait une cagoule sur la tête. Ses bras étaient attachés dans le dos.

— *Go, fuck her !* lança Ilitch.

— *No.*

— *I see how you look at her. Go, fuck her.*

— *No.*

Ilitch eut un sourire moche laissant voir ses dents jaunes, puis il posa la main sur le manche du poignard à sa ceinture.

— *Go, fuck her*, reprit-il lentement de sa voix rauque en détachant chaque mot.

Le cœur de Polaco battait fortement.

— *No.*

— Ilitch fronça les sourcils.

— *Dejalo. Elle esta muy bien.*

Ils entendirent une voix derrière eux.

Carlos. Il avait surgi on ne sait d'où et il se tenait derrière Ilitch qui s'était comme contracté et ne semblait plus si sûr de lui. Visiblement, il avait pris peur de quelque chose.

— Tu es OK ? Ça va ? dit Carlos dans un pur polonais qui stupéfia Polaco.

Carlos parlait polonais ? Depuis quand ? En un éclair, une vision. Il avait toujours été à proximité. Calme et silencieux, semblant ne présenter aucun danger. Mais il les surveillait. Enregistrant les moindres paroles. Vérifiant que tout se déroulait selon le plan. Pourquoi Ilitch semblait-il le craindre ? Qui ce fluet métrosexuel pouvait-il bien être ?

— Je suis OK ? Oui, ça va.

— Alors, prends la fille comme on a dit et dégage. C'est bien comme ça qu'on dit chez vous ? Dégage ?

— Oui, c'est comme ça qu'on dit.

Carlos avait un sourire doux, presque amical. Tout chez lui, l'expression du visage, les gestes, le ton de la voix, les attitudes, tout disait : « Salut, tu vois comme je suis bien élevé, un bon gars, ton ami. Tu peux me faire confiance. » Et on le croyait, sinon quoi ?

Sauf que Carlos était un assassin.

Tous furent surpris de voir Agnieszka revenir avec Polaco. Ils furent aux petits soins pour elle, la lavant, l'habillant, pansant ses blessures. Mais ni le Binoclard ni l'Araignée ne s'approchèrent. Ils avaient honte, ils se sentaient coupables.

Agnieszka ne revit Polaco que le soir, une fois au lit. Sous une couverture.

— Comment tu te sens ?

— Mal, répondit-elle simplement et sincèrement.

— Je sais.

Silence gêné.

— Ils m'ont dit qu'ils pouvaient te tuer.

— Oui.

Nouvelle suite de longues secondes de silence.

— Demain, on rentre.

— Avec la cocaïne ?

— Oui.

— Je ne sais pas si je pourrai.

— Je ne sais pas s'ils vont te laisser. Ils... Ils en ont après toi. Ils t'ont permis de revenir pour calmer les autres, mais je ne sais pas s'ils te laisseront monter dans l'avion.

Elle comprenait. L'esprit guerrier se réveillait en elle. Difficile à croire. Mais c'était une bonne chose. Il lui fallait rester forte. Une enveloppe atterrit sur les genoux d'Agnieszka. Lancée par Polaco.

— Dedans, tu trouveras quelques pesos, des dollars et un billet pour New York. Tu te sépareras du groupe à l'aéroport.

— Le passeport ?

— Ils vont les distribuer à l'hôtel. À toi aussi. Pour ne pas éveiller les soupçons des autres.

— Bien.

— À New York, contacte le consulat. Ils s'occuperont de toi.

— Et vous ?

— J'espère que tout ira bien.

Elle soupesa l'enveloppe. Une goutte de sueur coula dans le cou de Polaco. Ce moment était toujours le plus difficile. Mais Agnieszka acquiesça. Elle crut au mensonge.

C'était plus facile.

Dernier rassemblement, dernières menaces.

— Ils m'ont dit de dire qu'ils savent qui nous sommes. Qu'ils ont noté nos identités. Ils savent où nous habitons, qui sont nos familles. Si nous faisons quoi que ce soit, ils les tueront. Pas de bêtises. Il y aura toujours quelqu'un pour nous observer.

On leur rendit les passeports et on remit à chacun trois bouteilles de rhum. Les Polonais furent surpris, mais l'expression du visage du Colombien les dissuada de poser des questions. Ils ne savaient pas que la cocaïne était diluée dans l'alcool. Ce qui empêchait les chiens de la renifler. Le rhum n'éveillait aucune suspicion. Quel genre de souvenirs des touristes pouvaient-ils rapporter de Colombie ?

Agnieszka fut séparée du groupe à l'aéroport de Bogotá. Tout le monde, y compris Polaco, était trop énervé pour le remarquer. Foule de voyageurs, remise des bagages, policiers armés, gardes-frontières. Valises et sacs de cocaïne disparaissant sur le tapis roulant.

Attente nerveuse dans l'avion. Laissent partir, laissent pas ? Trouvent, trouvent pas ? Roulage. Envol dans les airs. Puis sauvage explosion de joie une fois au-dessus de l'océan. Les autres passagers les regardaient, surpris.

Une plus grande nervosité attendait d'habitude Polaco à Francfort. Avec les Colombiens, on pouvait discuter, avec les Polonais aussi. Les Allemands étaient des enfoirés. On ne savait jamais ce qu'ils allaient faire. Mais cette fois encore, personne ne les arrêta.

Atterrissage à l'aéroport de Katowice. Plus facile et plus sûr que celui de Varsovie. Polaco disparaît après l'atterrissage. Les autres commencent à tourner, perdus dans l'attente des bagages. Se demandant si quelqu'un va les aborder. Une heure, deux heures. Ils vont finir par attirer l'attention

des douaniers. On va leur demander s'ils attendent quelque chose. Finalement, ils s'en vont, étonnés que personne ne les questionne.

Où était passée la drogue ? Elle s'était volatilisée. Peut-être pendant la livraison à Katowice. Ou peut-être à Francfort. Ce qui aurait fait sens. Le marché allemand était plus juteux que le polonais. Les Polonais n'étaient que des mules, des travailleurs détachés, pas des consommateurs.

Dernière étape du voyage pour Polaco. Une fourgonnette sans fenêtre. Puis une maison isolée, sans personne à l'intérieur. Un homme se pointe deux heures plus tard. Un homme de belle allure. Qui s'efforce de conserver une attitude amicale, sans le talent d'acteur de Carlos. Et que trahissent ses yeux, des yeux de serpent. Celui qu'on appelait le Grand B.

— Bravo. Sincèrement, tu nous as épatés. Magnifiquement choisi tes gens. Une seule personne qui n'a pas joué le jeu ; d'habitude, c'est plus. Et une fois, c'est tout le groupe qui s'était révolté. Un vrai cirque.

— Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ?

— Tu tiens vraiment à savoir ?

— Non.

— Bon choix. Que ce qu'il se passe en Colombie reste en Colombie.

L'homme posa un sac de sport devant Polaco et l'ouvrit pour en faire voir le contenu. Pas de réaction. Pas de geste.

— Tu ne comptes pas ?

— Non.

— Tu me plais, déclara l'homme. Alors, à la saison prochaine ?

— À la saison prochaine.

Retour à la fourgonnette. Puis transfert en plein champ dans une voiture ordinaire. Puis gare de Czestochowa. Ça aurait pu être la fin.

Agnieszka n'arriva jamais à New York. Il est facile d'acheter des douaniers colombiens, mais tous les services du monde doivent quand même de temps à autre faire valoir des succès devant leur hiérarchie. Chacun sait que pour recevoir, il faut aussi savoir donner. C'est pourquoi on choisissait de temps en temps une personne à faire plonger. Et avec

quoi la faire plonger, et où. Agnieszka fut ainsi prise avec un kilo de cocaïne alors qu'elle enregistrait sa valise. Qu'était-elle devenue ?

Sincèrement, ce n'était pas ce qui intéressait Polaco.

1. Tous les termes en anglais sont en anglais dans le texte original.
2. Les termes en espagnol sont en espagnol dans le texte original.